

Il y avait eu des signes avant-coureurs. Erika Schwartz était parvenue à faire le lien, plus par chance que grâce à ses talents d'espion. Par exemple, le bureau du contre-espionnage militaire, le MAD, aurait pu ne pas lui transmettre le rapport du 17 avril concernant les anomalies européennes – ils l'avaient d'ailleurs uniquement fait pour obtenir l'accès à une source iranienne en échange. En lisant ce rapport, elle aurait aisément pu rater l'entrée numéro 53 en provenance de Budapest. D'ailleurs, elle l'avait ratée. Son assistant Oskar Leintz avait attiré son attention dessus. Le document à la main, il était entré dans son nouveau bureau pourvu d'une baie vitrée au deuxième étage du quartier général du BND, les services secrets allemands, situé à Pullach.

« Vous avez vu les nouvelles de Budapest ? »

Depuis sa table où exceptionnellement trônait une salade, elle observait par la fenêtre de gros nuages de pluie au loin, derrière les arbres. Sa promotion remontait seulement à deux semaines, elle ne s'était toujours pas habituée à la vue. Son bureau précédent se situait au rez-de-chaussée. Elle ne s'était pas non plus habituée aux ressources dont elle disposait, ni à l'expression qu'elle lisait sur le visage des gens qui venaient la voir en tremblant, car cette femme obèse et acariâtre occupait à présent le poste de Teddy Wartmüller. Quant au pauvre Teddy, il était en prison.

« Bien sûr que j'ai vu les nouvelles de Budapest. Lesquelles ?

– Vous n'avez pas touché votre salade.

– Quelles nouvelles de Budapest, Oskar ?

– Henry Gray. »

Elle avait bien lu le numéro 53, mais elle n'avait pas fait le lien ; elle n'avait lu ce nom qu'une seule fois auparavant, dans un rapport provenant de la même source, un journaliste du nom de Johann Thüringer. À présent, grâce à Oskar, elle se souvenait. Elle ouvrit sa version du rapport du MAD.

53. JT à Budapest: La nuit du 15 avril 2008, Henry Gray (journaliste américain, cf. rapports ZNBw 8/2007 et 12/2007) a disparu. Sa partenaire, Zsuzsa Papp (hongroise), prétend qu'il a été kidnappé. Elle soupçonne les États-Unis ou la Chine. Quand on l'interroge, elle refuse d'entrer dans les détails.

« Gray est lié à Milo Weaver, lui rappela Oskar en lissant sa fine moustache.

– Indirectement », lâcha-t-elle, remarquant la tache de vinaigrette sur son rapport.

Elle se rappelait les notes de Thüringer en 2007. En août, il rapportait que Gray avait été jeté de la terrasse de son appartement à Budapest et se trouvait dans le coma. En décembre, il leur révélait que Gray s'était réveillé puis avait disparu. Peu après, un pigiste de l'Associated Press du nom de Milo Weaver était venu poser des questions à son sujet. Gray lui avait échappé... du moins jusqu'à présent.

Erika Schwartz appela un ami du NBH, le bureau de la Sécurité nationale hongroise, mais rien n'indiquait que Gray ait quitté le pays. Cependant, une vieille femme témoignait avoir vu de sa fenêtre quelqu'un correspondant au signalement de Gray fourré à l'arrière d'une BMW, peut-être drogué, par un Asiatique (un Chinois?) sur Sas utca, à cinq minutes de sa résidence. La vieille femme n'avait pas compris un mot, mais elle avait cru entendre parler anglais.

Par un autre ami, Adrien Lambert de la DGSE, Erika apprit que la nuit de l'enlèvement présumé, au Terminal 1 de l'aéroport Ferihegy de Budapest, une mystérieuse civière avait été chargée dans un jet privé immatriculé au nom d'une compagnie roumaine, Transexpress SRL, vitrine connue de la CIA. Aucune liste de passagers. Rien n'indiquait que l'appareil ait jamais atteint sa destination officielle, l'aéroport Ruzyně à Prague. Administrativement parlant, Henry Gray avait disparu de la surface de la terre.

Ce petit mystère démangeait Erika Schwartz. Elle appela donc Cologne pour demander au MAD un contact direct avec Johann Thüringer. Étonnamment, ils acceptèrent aussitôt. La vie au rez-de-chaussée, où chacune de ses requêtes mettait des semaines à déboucher sur un refus, l'avait endurcie. L'acceptation ne faisait pas partie de sa vision du monde.

Grisée par ses nouveaux pouvoirs, elle appela donc Thüringer sur une ligne sécurisée à l'ambassade de Budapest le dimanche 20 avril. Suivant les instructions du MAD, il avait passé une bonne partie de la soirée précédente avec Zsuzsa Papp, la petite amie de Gray, qui, après quelques verres et des tirades hallucinées d'où il ressortait qu'on ne pouvait faire confiance à *personne*, avait fini par se livrer. Pas complètement, mais elle avait laissé échapper un nom : Rick. *Ce n'est plus un secret, j'imagine*, avait dit Papp. *Henry a travaillé avec un espion chinois du nom de Rick. Ils ont passé un mois ensemble. Mais pour finir...*

« Pour finir ? demanda Erika.

– Elle s'est endormie. D'après ce que j'ai compris, la CIA en avait réellement après Gray à cause de ce Rick. Mais pourquoi l'enlever maintenant, alors qu'ils l'ont laissé tranquille pendant un mois ? C'est ce que se demandait Zsuzsa. Elle pense que ce sont les Chinois qui l'ont kidnappé. Moi aussi. »

Erika en doutait à cause de l'avion Transexpress, mais elle ne prit pas la peine de détromper Thüringer – d'une part

parce qu'elle ne voulait pas partager cette information avec quelqu'un qui s'empresserait de la revendre, d'autre part à cause d'Andrei Stanesco.

Trois semaines plus tôt, début avril 2008, Stanesco avait pris un vol pour New York dans le but d'abattre un dénommé Milo Weaver, qu'il tenait pour responsable de la mort de sa fille de quinze ans, Adriana. Andrei avait été soutenu dans son entreprise par un Chinois nommé Rick – alias Xin Zhu.

Quand les noms coïncident de manière aussi flagrante, mieux vaut y prêter attention.

Sans pouvoir expliquer clairement pourquoi, Erika demanda à Oskar de garder un œil sur les activités suspectes des Américains en Allemagne, particulièrement dans la région de Berlin, où vivaient Andrei Stanesco et sa femme. Le lundi matin, elle reçut un e-mail concernant deux passeports américains : Gwendolyn Davis et Hector Garza étaient entrés la veille sur le territoire, respectivement à Stuttgart et à Francfort, puis avaient pris une chambre dans le même hôtel de Berlin, le Radisson Blu. Aucun de ces noms ne disait rien à Oskar, mais quand les photos arrivèrent, il reconnut aussitôt la femme noire aux grands yeux.

« Oh, merde. C'est Leticia Jones ! »

Leticia Jones était l'un des deux membres connus d'un groupe spécial de la CIA, le département du Tourisme. Pendant des décennies, ce département ultrasecret était resté un mythe, composé d'agents surnaturels capables d'infiltrer et de quitter une ville sans laisser d'autre trace que la panique qu'ils y avaient semée. Le genre d'histoire qu'on racontait aux espions avant de dormir, le croque-mitaine du renseignement. Fin février, Erika avait appris qu'il ne s'agissait pas simplement d'une légende, de la bouche d'un dénommé Milo Weaver, qui se trouvait ligoté dans sa cave. Plus tard, elle avait envoyé une équipe de cinq personnes en Amérique pour mener

une surveillance à distance. Elle voulait savoir où résidait ce département, et qui le composait.

Le résultat était intéressant. Dans un hôtel de Washington, Weaver avait retrouvé le sénateur du Minnesota Nathan Irwin accompagné de son équipe ainsi qu'Alan Drummond, le directeur du département du Tourisme. À la rencontre participaient également un homme et une femme identifiés comme Zachary Klein et Leticia Jones. Au terme de cette longue nuit, ces gens s'étaient rendus à l'aéroport international Reagan, puis au 101 de la 31<sup>e</sup> Rue Ouest, à Manhattan. Les agents d'Erika avaient découvert que le vingt-deuxième étage de cet immeuble abritait le quartier général du Tourisme.

Ce succès fut de courte durée car la semaine suivante, des camions de déménagement sécurisés avaient fait leur apparition et de solides gaillards, holster sous l'aisselle, avaient commencé à vider les lieux, surveillés par des agents en civil également armés, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cafards au vingt-deuxième étage.

Comme Weaver en son temps, Leticia Jones appartenait donc à ces fameux Touristes. Elle se trouvait à présent à Berlin, en compagnie d'un homme qui pouvait être son homologue. Berlin, où résidait un immigré moldave recherché par la CIA pour avoir tiré sur l'un des siens. Ajoutez à cela l'enlèvement à Budapest d'un homme lié à Weaver et à Xin Zhu, on obtenait une configuration digne d'intérêt.

Erika se frotta le visage puis leva les yeux vers Oskar, qui souriait déjà.

« J'imagine que vous avez déjà fait le plein, dit-elle.

– C'est vous le grand chef, à présent. Je ne suis plus un sous-fifre : quelqu'un d'autre se charge des préparatifs. »

Sur la route, elle se remémora sa dernière conversation avec Andrei Stanesco. De retour en Allemagne après avoir tiré

sur Weaver, Oskar l'avait accueilli à l'aéroport, accompagné de deux hommes. Il l'avait emmené vers une voiture, où il lui avait tendu un téléphone. Elle s'était montrée aussi claire que possible.

*Je sais ce que vous avez fait, Herr Stanesco. Je ne vous approuve pas, mais si je m'étais laissé atteindre par tout ce qui me répugne, je n'aurais jamais dépassé l'âge de vingt ans. Nous avons reçu plusieurs appels depuis l'autre côté de l'Atlantique pour réclamer votre arrestation et votre extradition vers les États-Unis.*

*Je ne vais pas vous réprimander, ni vous dire que vous êtes stupide d'avoir tiré sur un homme qui, comme je vous l'ai déjà expliqué, n'a pas tué votre fille. Tout ceci appartient au passé. Pour l'instant, je vais retenir les Américains aussi longtemps que possible, mais à une seule condition. Je vous demande de ne dire à personne ce que vous avez fait, Herr Stanesco. Ni à votre femme, ni à votre frère. Pas même à votre prêtre. C'est le seul acte de votre vie que vous devrez porter entièrement seul.*

*Si le fardeau devient trop lourd et que vous ne parvenez plus à tenir votre langue, vous pouvez m'appeler. Je suis la seule personne sur terre avec qui vous pouvez partager cela.*

*Si vous transgressez cette règle, la sanction sera immédiate. Vous disparaîtrez et vous retrouverez aux États-Unis. Votre vie sera entre les mains d'étrangers qui se fichent de ce que vous avez enduré. Mais surtout, votre femme perdra son mari après avoir perdu sa fille. Vous savez aussi bien que moi qu'elle ne le supporterait pas.*

À la connaissance d'Erika, il avait suivi ses instructions à la lettre, mais apparemment l'information avait filtré.

À Berlin, Oskar et elle prirent deux chambres au Radisson Blu. Plus tard dans la soirée, quand l'un de ses hommes postés dans le hall l'informa que Davis et Garza prenaient un verre au bar, ils descendirent. Elle détestait aller sur le terrain, mais l'idée que quelqu'un d'autre fasse capoter l'opération lui déplaisait plus encore. Elle prit donc place à une table contre

le mur et observa Oskar, flanqué de deux Saxons bien plus dangereux qu'ils n'en avaient l'air, inviter les deux Américains à la rejoindre. Les Touristes réagirent avec calme, comme s'ils s'y attendaient. Bientôt, Leticia Jones et le dénommé Hector Garza furent assis en face d'elle, la femme avec un martini, l'homme avec un cocktail rose et fruité.

Erika se présenta mais ne prit pas la peine de leur demander leurs vrais noms. Inutile. Elle n'était pas là pour obtenir des informations, mais pour donner des conseils. Ils l'écoutèrent avec une gravité feinte leur expliquer dans un anglais poussif que, puisqu'ils se trouvaient sur le territoire allemand et que leur mission avait été découverte, ils pouvaient l'abandonner sans honte.

« Le chef de votre département ne vous en voudra pas. Alan Drummond, n'est-ce pas ? » Pour toute réponse elle n'obtint que des regards confus. « Bref, si vous souhaitez parler à Andrei Stanesco, la chose est possible – mais chez moi, on obéit à mes règles. Vous ne pouvez pas le fourrer dans un avion comme vous l'avez fait avec Henry Gray. »

Rien ne lui permettait de supposer qu'ils aient participé à l'enlèvement, mais elle remarqua que le visage d'Hector Garza se tendit.

Elle aurait pu leur en dire davantage, par exemple qu'elle savait qu'ils avaient garé le matin même un camion frigorifique à l'enseigne du supermarché HIT dans un garage privé de Zehlendorf. Mais à quoi bon ? Ils auraient simplement échafaudé un nouveau plan, un art dans lequel les Touristes excellaient.

Quand ils se levèrent en la remerciant pour cette délicieuse conversation dont ils prétendirent ne pas avoir compris un traître mot, Erika les laissa partir. Son équipe avait placé un mouchard sur le camion HIT et il y avait à présent dans Berlin douze personnes dont l'unique tâche consistait à surveiller le couple.

Le lendemain matin – le mardi 22 avril –, ces douze personnes observèrent Davis et Garza garer leur camion devant l'immeuble de Stanescu à Kreuzberg et suivirent son taxi quand il commença son service. Puis la filature des Touristes prit fin quand deux hommes d'Erika emboutirent le camion au coin de Gneisenaustrasse et de Nostitzstrasse. Quand ce fut fait, elle appela directement Stanescu pour l'inviter à la rejoindre à l'Altes Zollhaus, un restaurant au bord de la Spree. Il arriva secoué – il venait d'assister au carambolage –, mais il se montra coopératif. Après qu'il eut refusé vin et nourriture dans son mauvais allemand, Erika lui demanda s'il connaissait un homme du nom de Rick.

«Oui, j'en connais un, répondit-il.

– Eh bien les gens dans le camion qui vous suivait savent que vous collaborez avec ce Rick, qu'ils appellent Xin Zhu. Ils veulent en savoir plus à son sujet et pensent que vous pouvez les aider.

– Ils sont de la CIA? »

Elle hocha la tête, faisant ballotter ses joues.

«Vous les avez attaqués.

– Ils ont eu un accident, Herr Stanescu, corrigea-t-elle en posant une main potelée sur la table. Mais cela n'a aucune importance. Je vous ai promis de les retenir aussi longtemps que possible, or je crois avoir atteint les limites de mon pouvoir. Je ne pense pas qu'ils aient l'intention de vous poursuivre pour ce que vous avez fait à Brooklyn. Ils veulent des informations concernant ce Rick, l'homme qui vous a envoyé tirer sur Weaver.

– Je peux répondre aux questions, lâcha Andrei.

– Je n'en doute pas. Cependant, nous le ferons à ma manière, pas à la leur.

– Comment ça, leur manière? »

Elle se racla la gorge. Un serveur se tourna vers elle, avant de comprendre qu'elle ne l'appelait pas.



« Ils comptaient vous fourrer dans ce camion, qui renferme un lit et toute une collection de drogues. Vous vous seriez réveillé dans un avion en route pour les États-Unis, la Turquie ou je ne sais où. Ils vous auraient interrogé pendant au moins une semaine.

– Et votre manière à vous ?

– Je n’apprécie pas que d’autres gouvernements exfiltrent des résidents allemands hors de nos frontières, d’autant moins quand il s’agit de pays amis. Vous et moi allons nous rendre dans une maison en dehors de Berlin pendant quelques jours. Pas de drogues, rien qu’une discussion. J’autoriserai un Américain à vous poser des questions. »

Deux heures plus tard, Oskar arriva, son téléphone à la main.

« C’est le bureau. Ils ont Gwendolyn Davis en ligne.

– L’offre tient-elle toujours ? » demanda Gwendolyn dans un allemand parfait.

La conversation dura un jour et demi dans une maison proche de la E51 en direction de Potsdam. Chaque matin, Jones arriva en avance, un dictaphone à la main, tandis qu’Hector Garza restait dans sa chambre d’hôtel ou bien arpentait les rues commerçantes en quête de nouvelles chemises. Erika était surprise, elle s’attendait à ce que Garza mène les entretiens. Après tout, ils ignoraient ce qu’Andrei Stanesco pensait des Noirs ou comment il réagirait face à une femme. Cependant, Leticia Jones parlait couramment allemand, et ses manières chaleureuses encourageaient le sujet à se montrer plus précis.

Andrei Stanesco n’avait passé qu’une ou deux heures en compagnie de l’officier chinois. Que pouvait-il savoir de Xin Zhu ? Leticia Jones ignorait ce détail avant de commencer. Elle savait seulement qu’Andrei avait reçu à Brooklyn une arme d’un membre de l’ambassade chinoise, un dénommé Li, qui avait agi sur les ordres de Zhu. Cela prouvait que Zhu, ou l’un

des représentants du Guoanbu, le service de renseignements chinois, avait contacté Andrei Stanesco. Jones lui montra des photos, jusqu'à ce qu'il reconnaisse Li, de son vrai nom Sam Kuo.

Durant quelques heures, ils passèrent en revue les événements qui avaient mené à la tentative d'assassinat de Milo Weaver, après quoi Jones se concentra sur Xin Zhu. La description physique commença par le mot « gros » puis se fit plus précise : petits yeux, nez rond, lèvres charnues, crâne dégarni, des cheveux noirs qui retombaient sur ses oreilles. Des manières calmes, comme si le silence valait la persuasion.

« Il est très convaincant, dit Andrei. Quelque chose dans la manière dont il occupe l'espace. Dur... non, solide. »

Andrei pensait que leur rencontre était prédestinée. Il ne l'avait pas recherchée, ni souhaitée. Avant que Rick n'entre dans sa vie, il se sentait amer, plein de haine pour ses clients et tous les visages qu'il croisait dans la rue. Sans crier gare, Rick lui avait offert une sorte d'exutoire.

« Il croit à l'ordre.

– Excusez-moi, je n'ai pas compris.

– Il a dit : “Je crois à l'ordre des choses.”

– L'ordre des choses ?

– Exact.

– Quand a-t-il dit cela ?

– Quand je lui ai demandé s'il était religieux. »

Sachant Andrei Stanesco orthodoxe, Xin Zhu avait cité la Bible, ce qui permettait de justifier à peu près n'importe quoi, Erika le savait par expérience. Zhu n'était pas allé chercher bien loin, s'en tenant aux vieux classiques : *Mais si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure.*

« Il est croyant ?

– Il ne l'a pas dit.

– À votre avis? »

Andrei fixa intensément Leticia Jones, effleura la bouteille d'eau posée devant lui, sans boire.

« Peut-être », dit-il sans se compromettre.

Jones ne prit pas la peine de lui réexpliquer que l'homme sur lequel il avait tiré n'était pas l'assassin de sa fille. Cela outrepassait ses fonctions qui, pour autant qu'Erika puisse en juger, consistaient à en apprendre autant que possible sur le compte de Xin Zhu en interrogeant ceux qui l'avaient rencontré, même brièvement. Cela signifiait que la CIA en savait honteusement peu sur cet homme et courait après la moindre bribe d'information.

Leticia Jones garda la question la plus sensible pour le second jour. Elle la posa sur le même ton que la veille : calme, accueillant, presque séducteur.

« Pourquoi pensez-vous qu'il ait fait cela? » Une pause, un sourire chaleureux. « Pourquoi pensez-vous qu'il vous ait aidé – vous, un étranger – à venger le meurtre de votre fille? »

Andrei n'eut pas besoin d'y réfléchir. Il y pensait depuis le 28 mars, quand le Chinois était monté dans son taxi à l'aéroport et qu'il avait écouté toute son histoire.

« Le fils de Rick a été tué. Il sait ce que ressent un père. Il sait que la vengeance fait du bien quand on souffre.

– La vengeance vous a aidé?

– Je me suis senti mieux. Rick sait que cet homme a tué Adriana. Il voit l'injustice, il veut l'ordre. Il croit à l'ordre des choses.

– Rick est donc un homme qui met de l'ordre là où il n'y en a pas.

– Exactement.

– Vous l'appréciez?

– Il m'a fait un cadeau. Il ne me connaissait pas, mais il m'a fait ce cadeau. »

Un cadeau qui te coûtera cher, une fois que tu seras redescendu de ton nuage, songea Erika.

Avant de déclarer l'entrevue terminée à 13h58 le jeudi 24 avril, Leticia Jones posa les mains sur le bureau de chêne qui les séparait, ses ongles vernis luisant à la lumière de la lampe.

«Herr Stanesco, à vous entendre parler, il me semble que vous appréciez Rick, dit-elle. Je me trompe?

– Non. Il a été bon avec moi.

– Dans ce cas, pourquoi vous montrer aussi ouvert avec nous? Vous comprenez sans doute que nous ne lui voulons pas grand bien. Nous ne sommes pas ses amis. En fait, il nous a fait des choses terribles, et nous ne pardonnons pas si facilement.»

Andrei hocha la tête.

«Cela ne vous gêne pas de le trahir?

– *Rendez à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu*», lâcha-t-il en souriant.

Tu prends vraiment ce qui t'arrange dans ce bouquin, songea Erika.

Elle accompagna Jones jusqu'à sa voiture. Le bourdonnement de l'autoroute leur parvenait à travers les arbres.

«Qu'est-ce qu'il vous a fait?» demanda Erika en anglais.

Voyant que Leticia ne répondait pas, elle précisa sa question.

«Xin Zhu. Que vous a-t-il fait pour que vous kidnappiez des gens à l'étranger?»

Jones se contenta de sourire. Elle écrasa des brindilles du pied.

«Dites à Alan Drummond que s'il accepte de se montrer moins cachottier, je pourrai jeter un coup d'œil dans nos dossiers. Nous aurons peut-être quelque chose.

– Drummond?

– Votre chef.

– Vous n'êtes pas au courant? Alan Drummond n'a plus de travail.

– C’est pour cela qu’ils ont vidé les bureaux du département du Tourisme? »

Jones ne cilla pas.

« Tout ce que je sais, c’est qu’il pointe au chômage. Le reste n’est pas de mon ressort.

– Vous ne savez pas ce qu’a fait Xin Zhu? »

Jones haussa les épaules. Erika lui effleura le coude, elle venait de comprendre.

« Il a détruit le Tourisme, n’est-ce pas? Ce serait... »

Erika suspendit sa phrase. Elle se demandait ce que cela signifiait, comment il s’y était pris. La chose commandait presque le respect. Un département mythique, qui avait inspiré la terreur à tous les espions de la planète pendant près d’un demi-siècle, décimé depuis la Chine par un homme en colère.

Leticia Jones n’avait pas l’intention de confirmer quoi que ce soit.

« Merci de votre gentillesse, le peuple américain vous en sera reconnaissant.

– J’en doute. »

Jones ouvrit la portière, puis, comme si elle se ravisait, posa la main sur l’épaule d’Erika.

« En tout cas, je vous suis reconnaissante.

– Pas assez pour me dire ce qu’a fait Xin Zhu pour mériter une enquête aussi fouillée. »

Jones monta en voiture et baissa sa vitre.

« Tout et rien, si vous voyez ce que je veux dire.

– Non. »

Leticia Jones s’éloigna.

Le soir, elle et Hector Garza prenaient des vols séparés à destination de New York. Erika les fit suivre par une équipe, mais quelque part entre New York et Washington, ils s’évanouirent dans la fraîcheur de la nuit américaine.